

A Pierre H.,
pour son amicale maïeutique.

1. Insensée

« Mais c'est proprement insensé, ce que vous proposez là ! »

Elle a posé la main gauche sur l'épais rapport qu'Hélène Passart lui a fait remettre quelques semaines auparavant, et sa main droite s'agite en l'air comme pour chasser une mouche importune. L'exclamation reste suspendue un moment dans le silence. Cependant la ministre a une sorte de sourire dans la voix, sinon sur les lèvres. Depuis le vaste bureau, on n'entend pas les bruits de la rue, ni l'éventuelle animation de l'immeuble. Hélène se garde bien de répondre. Elle tente de garder l'attitude la plus neutre possible, regardant rapidement la ministre puis fixant son regard sur le Hans Hartung suspendu derrière la femme élégante. Elle sait que la ministre n'aime pas particulièrement ce tableau, mais ses tonalités de noir et blanc rendent bien sur les photos. Et puis il est de bon ton, quand on est ministre de la Culture, d'affirmer certains goûts. Hartung est à la mode, légèrement décalé, alors pourquoi pas ? Il tranche admirablement sur les lambris dorés.

Hélène a décidé de ne pas argumenter sur ses propositions. Après tout, le rapport est explicite, et visiblement il a été lu, et sans doute compris. Elle-même a passé des semaines, presque tout l'hiver, en fait, à le rédiger, après avoir étudié toutes les statistiques possibles, relu les rapports des chefs de départements, interrogé, suggéré. Certains de ses interlocuteurs ont montré des réactions assez intenses : indignation, rejet catégorique, franche rigolade. Mais d'autres ont marqué un temps de réflexion, comme s'ils avaient déjà réfléchi au problème sous cet angle, et que les questions d'Hélène aient rejoint leurs propres inquiétudes. Comme la ministre, là, qui la regarde en silence, l'air pas si indigné que ses paroles le disent. Elle a légèrement plissé les yeux, comme si elle était déjà en train de soupeser, de supputer, d'imaginer.

Hélène la connaît bien maintenant, leurs fonctions respectives les font se rencontrer souvent. Nommée depuis deux ans, elle est vive et cultivée, ce qui change agréablement de certains de ses prédécesseurs, elle est intelligente et politique, elle a un certain sens de l'humour. Surtout, elle travaille : le monde de l'art apprécie qu'elle vienne à autant de vernissages, de représentations, de festivals, que possible, qu'elle ait rétabli pas mal de subventions, qu'elle se souvienne des noms et des visages, qu'elle plaide des causes à l'Elysée et à Bercy. Et puis, élégante et souriante, ce qui est un avantage dans le monde impitoyable des médias. À côté d'elle, Hélène se sent moche et gauche, avec son physique passe-partout de bourgeoise de cinquante ans, mince et blonde, en tailleur et talons de hauteur raisonnable. Gauche, elle peut l'être, elle ne manie pas bien

l'art du « small talk » comme on dit. Mais qu'on entre dans son domaine de compétence, Hélène est nette, claire et brillante. Ces qualités précisément l'ont fait nommer à la succession de Laurence des Cars comme Présidente-directrice du musée du Louvre et de ses établissements à Lens et Abou Dhabi, après avoir dirigé le département des peintures dans le même musée. Elle en connaît donc les rouages et le personnel depuis un moment.

Hélène a longuement médité une conférence de presse donnée par des Cars quelques mois après sa prise de fonction, en septembre 2021. En mars 2022, elle disait vouloir « réenchanter un musée vénérable et magnifique, mais encombré et ennuyeux, et délaissé des Parisiens et Franciliens ». Elle avait fait des propositions, mais n'avait pu mettre en œuvre l'essentiel, se heurtant à des questions financières insolubles (du moins, selon les Finances) et à des questions de personnel insolubles (du moins, selon les syndicats). Bref, elle avait échoué. Les queues s'étiraient toujours plus loin, il avait fallu poser d'innombrables et inesthétiques barrières pour canaliser les flots de visiteurs, défigurant ainsi le parvis devant la pyramide. On avait dû engager des vigiles, au détriment de postes de gardiens, obligeant à fermer toujours plus de salles, tandis que le chaos régnait du côté de la grande galerie et que les Parisiens et Franciliens ne venaient pratiquement plus. Reprendre les rênes dans ces conditions est un pari un peu fou mais Hélène n'a pas peur des défis.

La main droite de la ministre achève ses virevoltes. Elle repose désormais à côté de la main gauche, à plat sur l'épais rapport, comme pour en protéger le

contenu explosif. La ministre regarde ses mains, la table, elle ne sourit plus du tout.

« Tout de même vous décrivez une situation apocalyptique, j'ai un peu de mal... »

Mais Hélène lui coupe la parole.

« Et si vous veniez voir par vous-même, Agnès ? (Car dans l'intimité, elles en sont venues au prénoms.)

— Enfin, Hélène, j'ai l'impression de passer ma vie chez vous. Encore il y a une semaine, pour ce concert ...

— Je le sais bien, et je vous en remercie. Mais chaque fois que vous venez, c'est en-dehors des ouvertures ordinaires. Même ce concert était en nocturne, il y a un peu moins de visiteurs à ce moment. Je vous suggère de venir incognito, un jour de semaine, dans l'après-midi par exemple. »

La ministre médite un instant. Sa main droite soutient le menton, le coude appuyé sur le bureau, la main gauche ne quittant pas le rapport : on dirait qu'elle est collée dessus. La main droite frotte légèrement le menton et les lèvres, la ministre réfléchit.

« Eh bien, pourquoi pas ? Je me ferai accompagner de ma cheffe de cabinet, bien sûr, et vous nous cornaquerez je suppose ?

— Il ne vaudrait mieux pas, vous comprenez, pour protéger votre incognito... Le personnel nous reconnaîtra.

— Ah oui, évidemment. » Elle marqua un temps
« Et je suppose qu'il vaut mieux mettre juste un jean ? »

Les deux femmes se sourient. Elles creusent un peu la question, soudain complices, comme si elles

préparaient un mauvais coup. La ministre fait venir sa dircab, on a du mal, mais on finit par trouver un créneau, trois semaines plus tard, un vendredi après-midi. La ministre viendra seule, sa dircab ne peut se libérer en même temps, Hélène la recevra dans son bureau après sa visite. Elles se séparent d'une cordiale poignée de mains. La dircab et la secrétaire de la ministre sont soulagées de son départ, la ministre a pris du retard sur son planning.

Hélène retourne au musée à pied, deux cents mètres à peine. Les rues sont encombrées et bruyantes, voire embouteillées, surtout la rue de Rivoli. Les protestations contre son interdiction au trafic ordinaire avaient été telles que la nouvelle équipe municipale avait jugé bon de l'annuler. Depuis, c'est l'embouteillage permanent, sans pour autant désengorger les autres itinéraires, ni revivifier les commerces de la célèbre rue.

C'est un soulagement de retrouver le calme de la cour carrée. Calme tout relatif cependant, car un événement festif s'y prépare à grand renfort d'échafaudages, et on peut voir une queue de visiteurs sous le porche. Hélène s'avance vers elle : pas de doute, c'est la queue pour l'entrée sous la pyramide, qui se déroule en centaines de personnes. Il arrive de plus en plus souvent que cette file soit si longue que les personnels de sécurité l'orientent vers la cour carrée plutôt que la laisser se former sur le parvis, au risque de la voir déborder trop près des voitures. Pour les fêtes et autres présentations de mode qui ont régulièrement lieu dans la cour, c'était Jean-Luc Martinez qui avait lancé l'initiative : cela rapportait beaucoup trop d'argent pour qu'on puisse ignorer les demandes

de Vuitton, Dior ou Chanel. Laurence des Cars avait affirmé vouloir reconquérir le lieu pour des usages plus liés au musée et à la culture que le bling bling des *fashion weeks*, qu'on puisse au moins admirer le lieu dans son intégralité, que la fontaine puisse être remise en eau... Autre pari perdu.

Hélène retourne à son bureau en soupirant.

2. Agnès

Agnès ne peut venir le vendredi convenu, il faut trouver un autre créneau, et comme au Louvre il y a une exposition temporaire qui marche bien, tout le calendrier est réservé pour longtemps. Elle ne veut pas de passe-droit, elle est obligée d'attendre quelques semaines. Elle vient seule, sa cheffe de cabinet acceptant de la remplacer pour une réunion importante. La sécurité veut lui imposer un garde du corps, il est difficile de négocier, mais elle obtient gain de cause.

Du coup elle se sent toute libre et guillerette, de quitter la rue de Valois ainsi. Elle a perdu l'habitude de marcher tranquillement à pied, hormis dans son propre quartier, bien sûr. Mais au centre de Paris, avec la foule des touristes et des passants ordinaires, cela fait longtemps. Elle a du mal à passer les guichets du Louvre : des tuk-tuks garés là en attente de passagers encombrant le passage, avec des vendeurs d'eau minérale et de tours Eiffel. Sous la voûte, cela va mieux. On y parle beaucoup américain, espagnol, italien, et pas du tout français. Rien d'étonnant. Elle se sent touriste, c'est amusant.

Elle a réservé pour 15h 30, il est 15h 25, normalement, tout va bien. Cependant, arrivée aux abords de la pyramide, elle constate que de nombreuses queues se sont formées. Laquelle choisir ? La foule est à la fois compacte et mouvante. Cela gesticule, s'interpelle. Beaucoup, comme elle, cherchent la bonne file, brandissent leur billet ou leur smartphone, interrogent le personnel de sécurité qui tente vaillamment de les orienter. Elle voit un panneau « entrée sans réservation », cherche plus loin, non sans se faire bousculer. Heureusement, se dit-elle, que je suis en pantalon, des collants n'auraient pas résisté aux coups de sacs. « Entrée avec réservation », j'y suis. Elle trouve qu'il y a bien du monde. Elle compte une petite centaine de personnes, et ça n'avance pas. Devant elle, deux jeunes Chinois, ou Coréens, enthousiastes, ne cessent de faire des selfies : elle se détourne pour ne pas être dans le champ. Soudain on lui tire les cheveux : se retournant, elle constate qu'il s'agit du geste d'un bébé dans un sac à ventre, qui s'occupe comme il peut. Elle tente de s'écarter des petites mains, mais on est serré, c'est difficile de ne pas rentrer dans les Coréens-Chinois. Elle a envie de sortir sa carte officielle pour doubler tout le monde, mais bien sûr, cela contredit la règle du jeu. Alors elle attend. Elle a mis un jean, un chemisier tout simple, des sandales en cuir ; elle a renoncé à son uniforme habituel, le tailleur gris bien strict ou la robe noire basique, si pratiques pour passer directement de son bureau à un spectacle ou un vernissage. Mais autour d'elle, elle ne voit que des vêtements informes et colorés, des tee-shirts bâillant, des pantalons cargos aux poches bourrées, et des sneakers. Elle se sent absurdement

élégante. On avance un peu. Elle regarde sa montre, 15h 40 déjà, elle ne dispose que d'une heure, sinon ils deviendront fous, au ministère. Elle avait pensé, entrant à 15h 30, aller faire un tour vers la grande galerie, jeter un coup d'œil à *la Joconde*, puis rejoindre Hélène Passart ensuite. Cela va être très juste. On n'avance plus du tout. Elle demande à un vigile qui circule ce qui se passe.

« Vous avez votre billet ? »

Elle lui montre son téléphone.

« Ah, mais, dit-il, vous avez pris la mauvaise file. L'entrée immédiate, c'est là ».

Et il désigne la file d'à côté, celle qui avance lentement mais sûrement. Heureusement, il se montre compatissant, et lève la rubalise pour qu'elle passe directement, sans avoir à rebrousser chemin dans sa propre file et à recommencer l'attente dans la nouvelle.

Dix minutes de piétinements plus tard, elle parvient enfin à passer la porte de la pyramide et à s'approcher des sas de sécurité. Elle dépose son sac dans la machine, mais le portique sonne. Ah oui, elle a oublié son portable dans sa poche. Elle passe. Ça sonne de nouveau. Cette fois, c'est la boucle de sa ceinture. Visiblement, c'est pire qu'à l'aéroport. Le gardien l'examine de près, puis lui fait signe d'avancer. Derrière, il y a un échange de mots doux entre un touriste et un vigile, elle ne veut pas en savoir davantage, elle s'engage dans l'escalier roulant qui mène dans le hall Napoléon.

Vu d'en haut, c'est impressionnant. Une énorme foule agitée de mouvements browniens. Beaucoup de gens avancent d'un pas décidé, mais la majeure

partie a l'air d'hésiter, soit en consultant le plan, soit en cherchant à lire les panneaux qui indiquent les ailes du musée. L'escalator est étroit, on y est seul, elle respire un peu en admirant la pyramide. En bas, nouvelle bousculade, pour un autre escalator vers *la Joconde*, le parcours est fléché.

Nouvelle attente, cette fois pour la vérification du billet d'entrée. Un monsieur fouille ses poches, un autre jure en anglais que le billet est dans son smartphone, mais il n'a plus de batterie... Finalement elle peut prendre le petit escalier en colimaçon menant aux anciennes écuries, puis au grand couloir qui longe la cour. Elle trace sa route, n'admire pas les perspectives, grimpe l'escalier très vite, passe la *Victoire de Samothrace* sans un coup d'œil. Il y a du monde, là aussi, pour des photos.

Elle entre dans les appartements de Catherine de Médicis, les plafonds sont superbes, elle traverse sans regarder les salles des primitifs italiens, ouf, elle est enfin arrivée dans la grande galerie. On dirait un jour de soldes dans un grand magasin. Les quelques visiteurs qui veulent admirer les œuvres ont du mal à s'en approcher, et quand ils y parviennent, leur présence immobile gêne la circulation des autres. Tous les sièges en rotonde sont occupés, la plupart par des gens qui regardent leur téléphone.

Quelqu'un lui touche le bras. Comme elle est prise dans la foule, elle ne fait pas attention, mais la main insiste. Elle se retourne. C'est un gardien, qui lui dit :

« Madame la Ministre... Si vous voulez, je peux vous accompagner pour aller plus vite ? »

Elle ne sait pas comment réagir. Elle est passée en deux ans du stade où elle demeurait une parfaite

inconnue à celui où on la reconnaît ; elle n'est pas habituée. Elle demeure surprise et incertaine de la réaction qu'elle doit avoir. En l'occurrence, elle sourit.

« Je vous remercie, dit-elle, je fais une expérience ! Je ne pensais pas qu'il y avait tant de monde...

— Oh, c'est infernal, madame. Tous les jours comme ça, pas de répit, c'est du boulot, je vous assure.

— Je n'en doute pas.... Merci et bon courage à vous ».

Elle s'éloigne, en espérant ne pas figurer sur trop de photos... Quoique, elle ne fait rien de mal. Tout de même, ce serait mieux si cette visite demeurerait discrète.

Plus loin, il y a un embouteillage : c'est l'entrée de la salle des États, où se trouve *la Joconde*. Le musée a organisé une entrée et une sortie, et, à l'intérieur, des files d'attente comme à l'aéroport. Elle trouve bizarre que la sortie se trouve avant l'entrée dans le sens majoritaire de circulation : les deux foules doivent se croiser, ça n'arrange rien, et bon courage à ceux qui voudraient voir les tableaux exposés à proximité. Elle pénètre enfin dans la salle des États. Agnès n'est pas très grande, mais le tableau est disposé légèrement en hauteur. À vrai dire, pour le voir, il faut se tortiller entre une marée de smartphones. La file avance lentement, au rythme des visiteurs qui s'arrêtent, et surtout pour se photographier avec le tableau. Deux gardiens, de part et d'autre, surveillent la foule.

Elle défile avec les autres. Cela lui rappelle d'autres queues, par exemple celle, à Séville, pour rendre hommage à la Vierge de la Macare-

na, qui s'enroule comme un escargot sur la place, puis se déploie sur plusieurs centaines de mètres le long des remparts. Se signer devant une Vierge respectée ou faire un selfie devant *la Joconde*, quelle différence ? Elle se dit que personne ne vient véritablement voir Mona Lisa ; les gens vérifient sa présence, sa réalité matérielle, prouvent avec leurs photos qu'ils sont bien venus. Vue la distance à laquelle on est tenu de l'œuvre, vu sa petite taille, si on veut l'admirer vraiment, mieux vaut sans doute une excellente reproduction, en photo ou sur internet.

Elle sort de la salle par l'autre côté, un peu chiffonnée, un peu bousculée, pas du tout satisfaite. Un bébé pleure bruyamment, un groupe d'Américains parle trop fort. Elle se retourne, et avise *Les Noces de Cana*, l'immense Véronèse qui occupe le mur face à *la Joconde*, et que peu de gens semblent remarquer. Un jeune homme donne des explications sur le tableau à un petit groupe d'adolescents : mais ils ont le nez sur les jarres et les marbres du premier plan, ils manquent de recul.

La galerie des grandes peintures du XIX^e siècle est presque vide, par comparaison. *Le radeau de la Méduse*, *le Sacre de Napoléon* ont leurs admirateurs, mais l'essentiel de la foule se dirige vers l'escalier de sortie. Consultante sa montre, elle constate qu'elle n'a décidément pas le temps de passer voir Hélène. Elle l'appellera. Elle suit le mouvement vers la sortie, passant devant des merveilles, les esclaves de Michel-Ange tout seuls... Elle se retrouve dans le hall Napoléon, s'engage dans la galerie commerçante qui mène à la petite pyramide inversée, dans

une foule et une confusion encore indescriptibles. Elle a passé une heure au Louvre et n'a rien fait, rien vu, elle est épuisée. Elle appellera Hélène, oui, rapidement. Son idée ne lui paraît plus si insensée.

3. Hôtel de Ville

Hélène Passart se recule dans son fauteuil et s'étire, les deux bras levés. Position qu'elle tient quelques minutes, au risque d'être surprise, si la secrétaire entre inopinément, dans cette attitude d'adoration envers les lambris de la pièce. Elle baisse les bras et soupire. Elle ne pense pas tous les jours au rapport qu'elle a remis à la ministre de la Culture, elle a bien trop de tâches à accomplir. Les dossiers s'empilent, elle ne peut pas tout déléguer, malgré ses efforts, et elle se demande si elle va au vernissage auquel elle est invitée tout à l'heure. Il s'agit d'une exposition à l'Hôtel de ville, sur l'architecture des mairies d'arrondissement. Rien qui la fascine particulièrement, ni qui la concerne, contrairement au projet d'exposition dans ses propres murs, lancé il y a dix-huit mois, et qui devra aboutir coûte que coûte dans un an tout juste : « les trésors de l'Ukraine » en est le titre provisoire. Pendant la guerre, le Louvre a hébergé quelques œuvres venues de Kiev, pour les protéger. Depuis la victoire, de riches relations se sont nouées avec Kiev, avec le musée Khanenko notamment. Le Louvre veut contribuer à faire connaître l'art ukrai-

nien à Paris. Hélène a confiance dans le commissaire de l'exposition, mais comme toujours, il y a de nombreux problèmes à régler. Les infrastructures ne sont pas toutes parfaitement rétablies, là-bas. Elle soupire de nouveau. Elle va dans la petite salle de bain attenante à son bureau, et se regarde dans le miroir. Tailleur gris, coiffure simple, elle porte tous les jours une espèce d'uniforme passe-partout, elle se lave les mains, un peu de déodorant, une giclée de parfum, un foulard autour du cou, elle est prête.

En sortant, elle prévient sa secrétaire qu'elle se rend à l'Hôtel de Ville. Celle-ci lui demande s'il lui faut un chauffeur. Mais Hélène a un peu de temps devant elle, et ne compte pas arriver dans les premiers au vernissage. Elle décline. Elle a décidé de prendre un café rue de Rivoli.

La cour carrée a été débarrassée des échafaudages qui l'encombraient. À cette heure, et comme le musée ferme dans quelques minutes, il n'y a plus grand monde, sauf des instagrammeurs impénitents, qui prennent des poses devant les façades, et quelques promeneurs. Une nouvelle fois, elle se demande comment préserver cette cour, son calme. Il faudrait remettre la fontaine en eau, aussi, mais renseignements pris, cela demande des travaux de plomberie importants, et le budget n'est pas prévu.

Rue de Rivoli il y a beaucoup de circulation. Les tuks-tuks pour touristes sont partis, mais une foule de voitures, bus, et vélos encombre la rue. Elle regrette cette remise en circulation, elle n'est pas sûre que les commerces soient plus vivants, ce qui était le grand argument des opposants à la quasi piétonnisation de la rue. Elle passe sous les arcades, ma-

gasins de souvenirs, ventes de bérets, galeries d'art qui proposent des croûtes, et toujours des SDF et des punks à chien pour mendier. Elle longe la fondation Cartier, et décide de prendre un café au Grand hôtel du Louvre.

Installée au bar de l'hôtel, elle réfléchit. Elle ne sait pas dans quelle mesure elle peut parler de son projet au maire. Elle connaît l'histoire de son élection, comme tous les Parisiens : après un scandale financier lié aux comptes de la Ville, dont le déficit approchait le budget d'un petit pays, après des révélations gênantes sur des dépenses injustifiées de voyages ou de représentation, l'opposition avait obtenu l'examen des comptes de la Ville par la Chambre régionale des comptes d'Ile-de-France, qui avait conclu que les mesures prises pour équilibrer le budget n'étaient pas suffisantes, et avait proposé la mise en tutelle. Certes, Mme Hidalgo et son équipe avaient fait appel devant le tribunal administratif, mais la confiance des Parisiens s'était érodée. De nombreux quartiers étaient sales, de multiples édifices tagués, la voirie et les équipements mal entretenus, avec des embouteillages partout et une insécurité accrue dans certaines zones : ils n'avaient plus confiance dans l'équipe sortante.

À l'élection suivante, la principale opposante, ancienne ministre et maire d'arrondissement, avait remporté une majorité de suffrages, mais le Conseil de Paris avait refusé de l'élire à cause des nombreuses casseroles judiciaires qu'elle traînait. Les voix de droite et du centre, quelques voix de gauche, avaient assuré l'élection du candidat de centre-droit, un ex-député d'une cinquantaine d'années, un travail-

leur inlassable, réputé incorruptible. On dit qu'un de ses conseillers privés est Bertrand Delanoë, l'ancien maire socialiste tant aimé des Parisiens.

Hélène n'a rencontré Félix Pradel qu'à de rares occasions, elle l'a trouvé d'un abord facile. Sa politique, elle la connaît mal. Elle sait cependant qu'il tente d'enrayer le trop-plein touristique dans certains lieux majeurs, qu'il continue de favoriser le vélo, qu'il lutte contre les AirB'nB, ce genre de choses. Elle sait aussi qu'ils ont un dossier à traiter en commun, une vieille – déjà – histoire d'aménagement de la place entre le Louvre et saint Germain l'Auxerrois. Mais son élection est trop récente pour qu'ils aient eu le temps de mettre le sujet sur la table, et d'ailleurs, il faut pour cela en parler avec la troisième partie concernée, le groupe Arnaud.

Le parking de la rue Lobau est encombré de voitures, beaucoup de SUV. Visiblement, tout le monde ne circule pas à vélo pour venir aux soirées de l'Hôtel de Ville. Elle commence par visiter l'exposition, relativement petite, mais assez bien faite, pour ce qu'elle en comprend – l'architecture n'a jamais été son point fort. Elle voit le maire très entouré, mais il l'avise du coin de l'œil. Il se dégage du groupe qui l'entoure et vient vers elle, la salue et la remercie de sa présence. « Oh, je suis venue en voisine » plaisante-t-elle. Ils s'attardent ensemble sur une gravure. Passe le commissaire de l'exposition, un garçon avec qui elle a travaillé dans un de ses postes précédents, elle le félicite pour son travail. Alors qu'elle se demande comment aborder le sujet qui la préoccupe, - faut-il y aller franco, faut-il plutôt proposer un rendez-vous ? Elle entend prononcer près d'elle les mots « Palais Bron-

gniard ». Elle s'approche. Quelqu'un demande au maire ce que devient ce palais presque désaffecté, qui ne sert plus qu'à quelques événements privés, et deux ou trois salons annuels. Le bâtiment est sous-utilisé, proteste l'interlocuteur. Le maire répond que, pas du tout, le palais est géré par une entreprise privée, et la Ville n'a pas de regard sur la programmation des événements. Une fois la personne éloignée dans la petite foule, Hélène se rapproche de Félix Pradel.

« Eh bien moi, dit-elle en riant, j'ai une très bonne idée pour rendre le palais Brongniard plus vivant !

— Vraiment ?

— Très sérieusement... Je ne plaisante même pas, et j'aurais même aimé vous en parler plus précisément.

— Mais encore une fois, le destin de l'établissement est scellé pour longtemps, je crois, par contrat.

— Peut-être que mon idée pourra attendre. Elle ne sera pas rapide à mettre en place de toutes façons.

— Alors, parlons-en. »

C'est ainsi qu'ils se retrouvent, deux semaines plus tard, dans le vaste bureau du maire à l'Hôtel de Ville. Elle l'a prévenu qu'elle ne pouvait s'expliquer en dix minutes, il a dégagé du temps. Elle lui expose son fantastique projet. Quant à l'encombrement du Louvre, il sait, il a vu, il compatit. Trop, c'est trop, il est bien convaincu. Lui-même essaie d'établir une politique de décompression des quartiers les plus touristiques, mais c'est difficile, d'autant que la plupart des monuments concernés appartiennent en fait à L'État. Pour le palais de la Bourse, c'est autre chose. Il appartient bien à la Ville mais elle en a confié la gestion à une

entreprise privée GL Events, en 2010 et pour une période de 40 ans.... On n'est pas à la fin du contrat, loin de là. Même si le projet de Mme Passart était pertinent, ce qui demande longue réflexion, cela pose un problème. Cependant, il ne ferme pas la porte à la discussion. Il a entendu dire que l'entreprise n'était pas complètement satisfaite des résultats obtenus à la Bourse. Ou peut-être pourrait-elle se voir confier la gestion de ce que propose la Présidente du Louvre ?

Hélène n'avait pas vu les choses ainsi. Elle pensait naïvement que la Ville gérait le lieu, et qu'il suffirait d'une bonne volonté pour mettre les choses en place. Les entreprises privées, c'est encore plus compliqué que les villes ou l'État. Les démarches administratives y sont plus rapides, mais la négociation des contrats est bien plus lourde et méandreuse.

Le Maire néanmoins ne refuse pas de poursuivre la discussion. Il lui semble bien que son planning comporte une rencontre avec les responsables de GL Events, puisqu'il a décidé une espèce d'audit personnel des contrats de la Ville avec les entreprises privées. Il va avancer un peu le rendez-vous, et promet à Hélène Passart de la tenir au courant.

Hélène ressort de là un peu contrite. Elle se sent bête de n'avoir pas prévu un tel problème. Pourrait-elle trouver un autre lieu ? La Bourse a tous les avantages et notamment sa relative proximité d'avec le Louvre, à peine un quart d'heure à pied. C'est un beau bâtiment, il y a toute la place nécessaire, y compris aux abords... Elle est déçue et découragée. Le Maire lui a fait bonne impres-

sion, mais elle ne voit pas trop comment avancer, maintenant. Elle a sous-estimé les obstacles à surmonter.

Le maire, quant à lui, est pensif. Il a enchaîné les rendez-vous, il a des montagnes de dossiers à traiter, il apprend à déléguer, mais il sait qu'il ne doit faire une confiance aveugle à personne. Il a été élu par ricochet, sans doute, et il veut d'autant plus prouver qu'il est sérieux et probe. Pour cela, il faut travailler dur et bien surveiller ses troupes. Depuis son élection, il a déjà passé beaucoup de temps à remettre de l'ordre, réorganiser les directions, se défaire de personnels pléthoriques ici, commencer un plan d'économies qui n'obère pas la vie des Parisiens... C'est un peu la quadrature du cercle, il faut louvoyer politiquement entre les différents groupes du Conseil de Paris, faire des alliances opportunes, discuter beaucoup... C'est plus épuisant qu'il ne l'aurait cru. Mais il ne craint pas les journées de dix-huit heures, il est célibataire, il ne manque pas d'ambitions et surtout il essaie d'avoir de la profondeur de vue. Alors, cette histoire de Palais Brongniard, cela n'a rien d'urgent, sans doute, mais ça l'intéresse. Il s'est fait apporter le dossier : en effet, comme il l'a dit à Mme Passart, le contrat avec GL Events court jusqu'en 2040. Et, en effet, il ne se passe pas grand-chose à la Bourse, hormis des soirées privées très chics et l'exploitation d'un restaurant hors de prix. Plus exactement, comme il le constate sur le site du spécialiste de l'événementiel, il y a beaucoup de visiteurs tous les ans, mais rien à voir avec ce que cela pourrait être si le projet de la Présidente du Louvre voyait le jour. Cela ap-

porterait aussi beaucoup au quartier, qui est plutôt vide. Il se met à rêver un peu. Il faudrait réaménager la place, l'afflux des touristes pourrait booster les commerces alentour. Quels commerces, d'ailleurs ? On peut imaginer un parcours entre le Louvre et la Bourse... Par où passerait-il ? Le Palais-Royal, la rue Colbert et la BNF, la rue de la Banque. Pas mal. Joli. Il se promet d'aller sur place, voir par lui-même. Il fait souvent le dimanche, des sorties mi-promenades, mi-rencontres avec les Parisiens. Il inscrit donc sur son agenda : quartier de la Bourse.